



HAL
open science

Géographie linguistique et archéo-géographie ; plaidoyer pour des démarches interdisciplinaires

Pierre Gouletquer

► **To cite this version:**

Pierre Gouletquer. Géographie linguistique et archéo-géographie ; plaidoyer pour des démarches interdisciplinaires. *La Bretagne Linguistique*, 1998, 11, pp.213 - 255. 10.4000/lbl.9908 . hal-04604973

HAL Id: hal-04604973

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04604973v1>

Submitted on 7 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Géographie linguistique et archéo-géographie ; plaidoyer pour des démarches interdisciplinaires

Linguistic geography and archaeogeography: a plea for interdisciplinary approaches

Pierre Gouletquer



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/9908>

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1998

Pagination : 213-255

ISBN : 2-901737-32-3

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Pierre Gouletquer, « Géographie linguistique et archéo-géographie ; plaidoyer pour des démarches interdisciplinaires », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 01 décembre 2023, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/9908> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.9908>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Géographie linguistique et archéo-géographie ; plaidoyer pour des démarches interdisciplinaires

Linguistic geography and archaeogeography: a plea for interdisciplinary approaches

Pierre Gouletquer

- 1 Cette communication fait suite à deux articles parus dans les cahiers du GRELB¹, qui tentaient de montrer que les vestiges archéologiques ne sont pas fondamentalement différents des marqueurs linguistiques, lorsque les uns et les autres sont situés dans leurs contextes géographiques respectifs. À l'origine elle était conçue comme le second volet d'un texte que j'avais intitulé « archéologie et interdisciplinarité », dont la première partie traitait du vestige archéologique considéré comme *objet patrimonial*, avec ce que cela implique de similitude avec certains aspects de l'ethnographie. Sous un titre qui reste encore à préciser, cette première partie sera traitée dans un prochain numéro de *Kreiz*².
- 2 S'il y a longtemps que ces questions me passionnent, l'évolution du contexte des sciences humaines montre l'intérêt – pour ne pas dire l'urgence – qu'il y aurait à développer en Bretagne des programmes de recherches interdisciplinaires. Les préoccupations de la Direction de la Recherche Archéologique concernant l'archéologie du passé récent révèlent à l'archéologue un vide thématique autant que déontologique, ainsi que le manque d'ouverture d'une discipline trop focalisée sur la matérialité des vestiges. Notre région nous offre quotidiennement l'occasion d'observer de puissants phénomènes d'identifications individuelles ou collectives aux marques du passé, brassant dans une même réalité la langue parlée, la toponymie, la mémoire historique, l'architecture et le sentiment d'appartenir biologiquement ou par adoption à une terre aux traits fortement marqués. En cette fin de siècle, les sciences humaines ne savent pas toujours aborder cette complexité autrement qu'en la décomposant en sous-

ensembles disciplinaires dont on sait aujourd'hui qu'ils approfondiront les détails, mais qu'ils n'aboutiront jamais à des synthèses constructives.

- 3 En nous montrant l'intime imbrication de l'archéologie, de la génétique et de la linguistique dans une problématique bien posée, la communication de M. Contini illustre bien le retard considérable que nous avons pris dans ce domaine, alors que nous disposons de tous les ingrédients qui nous auraient permis depuis longtemps de mener des démarches comparables.
- 4 D'un autre côté, le développement de la micro-informatique nous donne aujourd'hui les moyens de traiter rapidement des sommes considérables de données, dont la manipulation représentait hier encore un travail de bénédictin. En fait, ce qui nous sépare désormais d'une recherche interdisciplinaire authentique, ce n'est pas l'absence de problématiques, encore moins l'absence de moyens techniques, ce n'est plus que la petite parcelle de volonté qui nous permettrait de sortir de notre champ disciplinaire tout en autorisant les disciplines voisines à piétiner nos plates-bandes en nous suggérant de nouveaux axes de recherche.
- 5 Puisque j'y parlais de linguistique, j'avais soumis mon premier texte à Yves Le Berre et à Jean Le Dû, qui ont eu la gentillesse de me le corriger et de le critiquer. J. Le Dû conclut sa lecture par un petit mot : « D'accord pour envisager une étude commune des problèmes des territoires archéologiques et linguistiques. Une maîtrise commune de deux étudiants par exemple ? ». Reprenant toute ma démarche, et parce que je dispose de trop peu de temps pour couvrir tout le sujet tel que je l'envisageais, j'aimerais présenter les grandes lignes de ce que pourrait être la problématique de base d'un tel travail, en notant que si une maîtrise devait constituer une petite ouverture dans le talus qui sépare nos deux champs disciplinaires, les problèmes qui sont en jeu impliqueraient bien entendu des démarches à long terme. Là encore, la communication de M. Contini nous donne la mesure des tâches qui attendent les futurs chercheurs qui s'intéresseront à de telles problématiques.
- 6 On peut également considérer la présente intervention comme une suite logique à ma contribution à *Kreiz* présentant l'état actuel de la prospection sur le mésolithique dans le Finistère ³.

Problématiques de l'espace archéologique

Généralités

- 7 En Bretagne, l'archéologue s'est traditionnellement préoccupé de deux dimensions de l'espace. La première correspond à la mise en scène de la fouille, qu'on peut définir comme un objet ayant des contours propres (par exemple un dolmen, un tumulus, etc.) ou des contours artificiels imposés par nos techniques d'excavation. Cette dimension de l'espace peut être comparée à celle à laquelle les écomusées nous ont habitué avec les reconstitutions d'intérieurs, habitats, ateliers, et on la retrouvera dans la plupart des manifestations d'archéologie expérimentale, démonstrations de taille du silex, façonnage et cuisson de poterie, fabrication d'objets en bronze, etc.
- 8 La seconde dimension géographique de l'archéologue se place à très grande échelle : spécialiste du mésolithique, je vais comparer les artefacts que j'étudie à ceux que l'on trouve partout en Europe, pour les rattacher à de grandes vagues culturelles ou

techniques, comme la progression de l'agriculture à partir du Moyen-Orient, par exemple.

- 9 Entre les deux se situent des dimensions intermédiaires qui, jusqu'ici ont donné lieu à très peu d'études, en tout cas en Bretagne. L'une d'elles consiste en ce que j'ai appelé *l'espace du facteur*, c'est-à-dire l'espace dans lequel se déroulait la vie courante des communautés qui nous ont précédé : l'aire de cueillette autour d'un campement de chasseurs-cueilleurs, les territoires de chasse, ou, plus près de nous, les aires de fréquentation d'une église, ou celle de distribution d'un atelier artisanal etc. C'est d'une certaine manière ce que j'avais traité dans « Barnenez-ar-Zant et ses symboles » (*La Bretagne linguistique*, n° 7) en suggérant qu'un monument aussi important pouvait représenter la projection du territoire proche.
- 10 Il existe une autre dimension intermédiaire qui échappe à peu près totalement à la recherche, et dont on peut trouver l'illustration dans la plupart des livres traitant de l'archéologie régionale. En feuilletant *Préhistoire de la Bretagne* (Giot et al., 1979), on trouvera toute une série de cartes de répartition de différents types de vestiges. Ces cartes donnent lieu à quelques commentaires, mais elles ne sont pas le point de départ de recherches spécifiques : les vestiges ainsi cartographiés sont considérés comme des faits en quelque sorte achevés, des données définitives.
- 11 Ma démarche a consisté à poser quelques problèmes liés à cette dimension, d'abord avec une question concernant la manière dont les populations réputées côtières du Mésolithique avaient pu pénétrer à l'intérieur de la péninsule. À partir du début des années 1980, la découverte du site du Drennec (Commana) par M. Le Goffic, puis celle de l'abri sous-roche de Kerbizien (Le Huelgoat) venaient confirmer les observations de F. Le Provost à Saint-Nicolas-du-Pélem (Côtes-d'Armor), suggérant que les populations du Mésolithique ne s'étaient pas contentées d'occuper les territoires côtiers, mais qu'elles avaient pénétré jusqu'aux hautes terres de l'intérieur. Comme ce matériau ne pouvait provenir que des côtes, la présence de silex taillé dans les Monts d'Arrée impliquait l'existence, et par conséquent la recherche d'éventuelles *routes du silex*.

La méthode

- 12 Ma méthode s'est inspirée du fait que la plupart des sites préhistoriques non monumentaux étaient jusqu'ici connus grâce aux découvertes faites ici ou là par des amateurs d'archéologie, ce qui présentait à la fois des avantages et des inconvénients.
- 13 Le principal avantage est simple : sans la présence d'observateurs locaux, on ignorerait sans doute toujours l'existence de la plupart des sites du Mésolithique de la Bretagne, les préhistoriens ayant rarement eu le temps de se lancer eux-mêmes dans une prospection un peu élaborée⁴. Ce qui, dans les années d'après-guerre s'explique par le désir de répondre à des problématiques posées par l'archéologie monumentale et, à partir des années 1950 par les nécessités de l'archéologie de sauvetage. En Bretagne on doit signaler comme exceptionnelle la démarche de C.T. Leroux concernant la géographie des haches polies, qui devait le conduire à localiser, puis à étudier les carrières néolithiques d'exploitation de la dolérite de Plussulien (Côtes-d'Armor).
- 14 La prospection menée par l'amateur d'archéologie présente par contre trois inconvénients.

- 15 N'étant pas formé à cet exercice, il pratique des échantillonnages en fonction de sa relation très personnelle à l'objet, ce qui aboutit à des ramassages disparates d'un collecteur à l'autre, voire disparates chez un même collecteur. Certains vont effectuer un tri préalable au ramassage, d'autres vont tout ramasser, mais jeter ce qui ne les intéresse pas, d'autres vont tout stocker en mélangeant éventuellement plusieurs collections de provenances diverses, etc., et le premier conseil que nous avons à donner est de ramasser tous les artefacts visibles. Conseil bientôt suivi d'une restriction, celle d'avoir à limiter l'échantillonnage à quelques centaines d'objets.
- 16 Le second inconvénient est que *la collecte d'amateur se fait sans projet scientifique*. C'est un peu comme si le ramasseur de champignons cueillait ceux-ci sans le projet de les cuisiner. Nombreux sont les exemples où les collectionneurs attendent qu'un archéologue compétent passe un jour les voir pour identifier leurs trouvailles et, éventuellement en tirer profit sur le plan scientifique. Mais bien peu pratiqueront cet exercice d'eux-mêmes. Dans mon programme de prospection, je passe ainsi beaucoup de temps à débusquer de telles collections, à en évaluer la qualité scientifique, et éventuellement à pratiquer de nouveaux échantillonnages normalisés.
- 17 Enfin, le troisième inconvénient réside dans le processus même de la collecte, qu'on peut diviser en deux temps.
- 18 Dans un premier temps, attiré pour une raison ou pour une autre par l'objet archéologique, le prospecteur part à la découverte de son territoire proche qu'il explore au sens propre du mot. Dans un second temps, après avoir découvert quelques sites particulièrement prometteurs, il délaisse l'exploration proprement dite et surexploite un ou deux lieux remarquables, aboutissant au bout de quelques années, voire de quelques décennies à des collections monstrueuses. Une autre partie de mon temps est consacré à canaliser cette énergie et à définir des échantillonnages à la fois significatifs et pas trop volumineux, mais aussi, en comparant les collections successives provenant d'un même site, à évaluer à partir de quel moment elles ont atteint une valeur statistiquement utilisable.
- 19 Canalisées ou non, ces collectes représentent ce qu'on pourrait appeler une *archéologie de proximité* qui se révèle irremplaçable, étroitement calquée sur les territoires vécus de ceux qui la pratiquent, sur leur disponibilité, et sur les conditions locales d'observation. Elles constituent – ou constituaient – l'ébauche d'un réseau que je m'attache à structurer et à compléter. D'une part en faisant en sorte que ces parcelles de connaissances archéologiques soient versées à un fonds commun et qu'elles soient étudiées de manière homogène, d'autre part en essayant de faire se rencontrer les acteurs afin qu'ils puissent échanger leurs connaissances, leurs préoccupations et leurs expériences. À titre d'illustration de la méthode, et par faute de temps et d'infrastructure adaptée, je limite ma démarche à l'étude des trouvailles de pierres taillées, ce qui, *grosso modo* nous situe entre l'extrême fin du paléolithique, que nous appelons Épipaléolithique et le Néolithique, voire les débuts de l'Âge du Bronze.
- 20 Bien entendu, il serait peu rationnel de se contenter de cette ébauche de réseau, c'est pourquoi j'ai développé les *Séminaires de Terrain*, que j'installe dans des zones jusque-là dépourvues d'observation, au cours desquels je fais se rencontrer archéologues professionnels, amateurs d'archéologie et néophytes, séminaires au cours desquels la prospection tient une grande place. Au bout d'une semaine nous garnissons ainsi la zone géographique réputée vide jusqu'alors, et dans les meilleurs des cas de nouveaux observateurs se mettent en place localement, cette fois formés aux techniques de

recherche et d'échantillonnage, aux principes de fonctionnement d'un réseau d'échange d'information, à l'enregistrement administratif des découvertes et à la participation à une problématique commune.

- 21 Enfin, grâce à l'Association *Tumulus* des étudiants de l'UBO, tout un groupe de travail fonctionne selon les mêmes principes aux alentours de Brest.
- 22 À terme, mon but serait de constituer un réseau qui couvre de façon à peu près régulière l'ensemble du département du Finistère, réseau qui ne serait pas sans rappeler la grille de l'atlas linguistique. L'idéal serait de posséder des informations concernant chaque commune du Finistère. Nous en sommes encore bien loin.
- 23 Nous pratiquons ainsi une *archéologie pointilliste* dont le principe de base est, non pas l'accumulation d'une masse d'informations concernant un site donné, mais la multiplication de points d'observation minimale permettant d'esquisser les grands traits des phases successives de l'occupation ancienne du département du Finistère à partir d'un nombre restreint de données. Bien entendu, cette méthode est insuffisante pour descendre dans le détail, et d'autres techniques – dont la fouille – devront être envisagées lorsqu'il s'agira de comprendre la structure fine d'un site ou de préciser les phases chronologiques successives de structures mises en évidence. Le moment venu, nous pourrions choisir les sites à étudier en fonction de leur place dans un contexte précis.

Les résultats

- 24 Cette grille d'échantillonnage permet de repérer des marqueurs de phénomènes qui se déroulent à l'échelle de tout le département, et s'il est tentant de l'étendre aux départements voisins, cela pose des problèmes administratifs, financiers, de personnel, d'unicité dans les méthodes d'étude, etc. C'est pourquoi je considère le Finistère comme un terrain expérimental où s'élabore une méthode transférable le cas échéant dans d'autres secteurs géographiques, et non comme une entité archéologique pertinente.

Les marqueurs

- 25 On peut reconnaître trois sortes de marqueurs.
- *Les matériaux.* Outre le silex qui provient nécessairement des cordons littoraux, les hommes de la préhistoire rencontraient au cours de leurs pérégrinations d'autres matériaux présentant des qualités voisines, et qu'ils exploitaient. Ils les prélevaient, dégrossissaient les blocs à proximité des affleurements, et les transportaient jusqu'au terme de leurs migrations. Alors que le silex est présent partout, sans caractères distinctifs permettant de localiser sa provenance, les matériaux de substitution constituent d'excellents marqueurs de cheminement et sur un site donné leur pourcentage par rapport au silex se révèle significatif de l'éloignement par rapport à la source.
 - *La chaîne opératoire de la taille.* Tous les matériaux utilisés subissent une « érosion » au fur et à mesure de leur éloignement de leur lieu d'origine. Cette érosion progressive se lit statistiquement dans les collections : si l'on trouve une grande quantité de blocs bruts à proximité des affleurements, on ne trouvera plus que des objets très élaborés dans les sites les plus éloignés. Comme par ailleurs les chaînes opératoires de la taille se déroulent en « arbre », les sites éloignés sont plus nombreux que les sites proches des affleurements.

Statistiquement on a plus de chances de les rencontrer, ce qui nous conduit à définir la périphérie des aires de distribution avant d'en localiser le cœur, et nous permet aujourd'hui d'émettre des hypothèses, non seulement sur la localisation probable de certains sites, mais encore sur la composition statistique de leur garniture archéologique.

- 26 Théoriquement, ces deux premiers types de marqueurs sont indépendants de la période ou du système culturel des populations en cause. En fait, l'expérience montre que certains matériaux ont été choisis spécifiquement au cours de certaines phases de l'occupation des territoires, les groupes du mésolithique final se révélant très attirés par les matériaux de substitution.

- *Les marqueurs culturels.* Cependant, même si l'usage de certains matériaux est associé à certaines cultures, les stades les plus élaborés de la chaîne opératoire de la taille fournissent les marqueurs culturels les plus convaincants. Il s'agit d'une manière générale des armatures, c'est-à-dire des éléments d'outils ou d'armes composites du genre pointe de flèches, dents de harpons, etc., autrement dit des objets les plus stéréotypés de la production.

Les grands découpages géographiques

- 27 Ces trois types de marqueurs permettent de reconnaître nettement quatre grandes périodes : l'Épipaléolithique, le Mésolithique ancien, le Mésolithique moyen, le Mésolithique final.

L'épipaléolithique

- 28 Il est représenté par plusieurs sites, dont la grotte de Roc'h-Toul (Guiclan). Bien que les armatures de cette époque soient d'assez grandes dimensions, nous n'en avons jamais trouvé au sud des Monts d'Arrée. Tout se passe comme si la ligne de crête constituait une limite au déplacement de populations vivant probablement dans les plaines alors exondées de la Manche, et qui n'auraient qu'épisodiquement remonté vers les hautes terres.

Le Mésolithique ancien

- 29 Comme la période précédente, celle-ci est bien représentée dans le Léon, mais on la trouve aussi dans le Pays bigouden. Pour Olivier Kayser, spécialiste du Mésolithique, on aurait là une population occupant les plaines côtières encore exondées, dont les sites du pays bigouden seraient les derniers vestiges vers le sud, tandis qu'au nord on aurait le même phénomène qu'au cours de la période précédente. Ce qui gêne dans cette interprétation, c'est l'absence de sites reconnus de cette époque dans le Cap Sizun et la Presqu'île de Crozon.

Le Mésolithique moyen et final

- 30 C'est au Mésolithique final que l'occupation de l'intérieur du département paraît se réaliser totalement, en tout cas de façon suffisamment intense pour qu'on puisse la repérer. Pour l'instant, et avec les moyens qui sont les nôtres, nous savons reconnaître au moins quatre groupes.

- 31 Un groupe nord-ouest dont l'une des caractéristiques est d'utiliser un quartzite bien identifié en affleurements sur la vallée de l'Élorn. Vers l'ouest, la répartition de ce matériau ne paraît pas dépasser la Penzé, on ne le retrouve guère au sud de la rivière du Faou, et s'il se retrouve de l'autre côté du Queffleuth, il ne s'en éloigne pas beaucoup.
- 32 Au nord-est se trouve un groupe qui utilise une roche un peu particulière, une ultramylonite dont un site proche de l'affleurement a été identifié à Plougonven, à Mikaël. C'est un marqueur facile à reconnaître et très précis. Sa limite ouest est le Queffleuth, sa limite sud est constituée par l'Ellez et par l'Hyère. Vers l'est-il ne semble pas dépasser le Douron, mais la rareté des prospections dans les Côtes d'Armor nous empêche d'être très affirmatifs à ce sujet.
- 33 Au sud-ouest, l'usage de grès lustrés dont le centre d'extraction pourrait être à Saint-Nic dessine le liserai nord d'un territoire qui franchit l'Aulne mais ne semble pas s'en éloigner. Vers le sud, il n'atteint pas Leuhan.
- 34 Les grès lustrés ne constituent pas un excellent marqueur, dans la mesure où on en connaît plusieurs affleurements dont les productions respectives sont difficiles à distinguer les unes des autres : une partie des sites de la vallée de l'Aulne pourraient aussi bien avoir été alimentés par les affleurements de Guengat ou de Pleuven, et ceux de Moëlan-sur-Mer par d'autres gisements non encore repérés.
- 35 Enfin, au sud est, entre l'Odet et l'Aven se trouve une grande zone que nous n'avons pas encore exploré et qui nous réserve encore quelques surprises. Dans la région de Quimperlé, Grégor Marchand a montré l'usage sans doute très local d'une autre ultramylonite qui paraît avoir eu peu de succès. L'Ellé constitue apparemment une limite culturelle assez marquée avec des groupes présentant toutes les caractéristiques d'un ensemble bien représenté dans le Morbihan côtier (Téviéc, Hoedig).
- 36 Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons là avec une esquisse de partage de la pointe de Bretagne en plusieurs territoires de taille moyenne. Un site au moins, celui de la Presqu'île à Brennilis, réunit des matériaux en provenance du nord-ouest, du nord-est et probablement du sud-est, ce qui laisse supposer un lieu de rencontre entre les sous-groupes d'un ensemble unique. À défaut des certitudes que seules pourraient apporter des campagnes de fouilles judicieusement menées dans les différentes régions mises en cause, c'est là l'esquisse d'un exemple intéressant d'ethnologie préhistorique.

Les hypothèses et interprétations provisoires

Complémentarité entre les zones côtières et les zones de l'intérieur

- 37 L'une des hypothèses les plus plausibles en ce qui concerne le Mésolithique final est celle de groupes passant une grande partie de la mauvaise saison sur les côtes, ou tout au moins sur les zones côtières, où ils profitent de la variété de ressources apportées par la mer, l'estran, les zones dépourvues de forêt et la lisière forestière. Parmi ces ressources, les seules dont nous soyons certains sont bien entendu le silex et la pêche à pied, représentée sur plusieurs sites par l'abondance des coquillages, la présence de crustacés et d'arêtes de poissons. À la belle saison, peut-être pour la pêche au saumon, ils remontent vers les territoires de l'intérieur et se regroupent dans des campements privilégiés, après s'être assuré un complément de matériaux pour la fabrication de leur

outillage en passant sur les affleurements, qui de grès lustrés, qui de quartzites, qui d'ultramylonite, etc.

38 Il est probable que les choses sont plus complexes, et nous travaillons à préciser ce schéma, mais il semble bien que les grandes lignes en sont correctes, suggérant quelques généralités :

- Dans leur partie navigable les grandes rivières (l'Aulne, l'Élorn, l'Odette) servent d'axes à certains territoires.
- Sans être infranchissables, certaines rivières de moindre importance (le Queffleuth, l'Ellez, l'Ellé) servent de limites à ces mêmes territoires.
- Autant qu'on puisse en juger les interfluves servent d'axes de cheminement, et ceci au moins depuis l'Épipaléolithique, avec peut-être des nœuds importants à la rencontre de certaines lignes de partage des eaux. Ce serait le cas pour le site de Collédic à St-Nicolas-du-Pélem ou encore, dans le Finistère pour le site de Goazeuzen à St-Sauveur ou pour l'ensemble de Ty Nancien - Ty Lann à Plovan, ce qui expliquerait l'occupation répétée de certains lieux.

Héritage de la trame par les populations du néolithique

39 La seconde hypothèse consiste à dire qu'il n'y a aucune raison pour que les néolithiques n'aient pas hérité de cette trame, le problème étant bien entendu de trouver des marqueurs spécifiques permettant d'identifier des ensembles et des sous-ensembles. Pour l'instant le néolithique n'est connu pratiquement que par les monuments mégalithiques et par un saupoudrage de haches polies dans lequel il est difficile de faire un tri. L'usage du silex, qui s'est poursuivi jusqu'à l'Âge du Bronze ne permet pas pour l'instant de tirer des conclusions comparables à celles que nous avançons pour le mésolithique.

40 Deux cas de figure au moins peuvent être envisagés :

- Dans le premier cas, les groupes du Mésolithique final engendrent directement les populations néolithiques, et l'héritage se fait en quelque sorte naturellement. La complémentarité entre terres de l'intérieur et zone côtière peut alors se comprendre, soit par la persistance de la chasse et de la pêche dans l'économie néolithique – ce qui entraîne des mouvements saisonniers guère différents des précédents – soit par la sédentarisation de groupes jalonnant les anciens parcours, la complémentarité s'établissant alors de groupe en groupe. Il est tentant par exemple de voir un groupe sédentarisé occupant la zone côtière au nord-est de Morlaix construire les premiers éléments de l'ensemble mégalithique de Barnenez-ar-Zant, tandis que leurs cousins continuent à nomadiser dans les hautes terres. Les dates radio-carbone concordent suffisamment pour que cette hypothèse se défende.

41 D'un autre côté, les aires de distribution des matériaux de substitution du silex pourraient bien représenter des territoires de populations « proto-sédentaires » gérés pendant plusieurs générations par des cycles de migrations saisonnières, et dont on comprendrait bien la dérive vers une sédentarisation progressivement mieux installée.

- Dans le second cas, les groupes « néolithisés » arrivent par les côtes et se superposent aux précédents avant de les assimiler plus ou moins rapidement. Un certain nombre de constantes joueraient alors, imposant un déterminisme suffisant pour que les schémas se superposent approximativement :
- Même s'ils sont moindres, les besoins en chasse et en pêche demeurent importants au Néolithique, autant sur le plan économique que sur le plan symbolique.

- Par conséquent la complémentarité entre zones péricôtères et zones de l'intérieur conserve toute sa valeur, même si apparaissent des déséquilibres, les territoires de l'intérieur disposant d'une variété de ressources moindres, et étant plutôt demandeurs dans les processus d'échange avec la périphérie, ce qui demeure vrai au Néolithique pour l'accès au silex des plages.
 - Les principes qui gèrent les déplacements demeurent inchangés (circulation sur les pistes les plus aisées, traversée de gués parfaitement localisés, économie des parcours, valeur moyenne des journées de marche, etc).
 - Les moyens de déplacement demeurent les mêmes, au moins jusqu'à l'utilisation du cheval à l'Âge du Bronze, et encore celui-ci ne concernera-t-il que les groupes dominants.
- 42 Tout cela donne le sentiment que la grille dont nous commençons à deviner l'esquisse au Mésolithique final pourrait bien constituer une donnée de base dont on devrait retrouver les grandes lignes pour les cultures successives, soit par héritage, soit parce que le déterminisme géographique et anthropologique est suffisamment puissant pour en assurer ou en renouveler la pérennité.
- 43 Bien entendu, comme toujours en pareil cas, une telle hypothèse n'est formulée que pour offrir un axe de recherche et ne doit être prise comme explication définitive.

Similitudes et différences avec la géographie linguistique

Similitude dans les méthodes

- 44 Du fait de la perte de trop d'informations, l'archéologie ne peut parvenir à une image totale des phénomènes qu'elle étudie. Le tri des données nous est en quelque sorte imposé par la nature même des vestiges archéologiques et par les conditions aléatoires de leur émergence dans notre temps. En créant un réseau de plus en plus structuré nous nous proposons de maîtriser au moins en partie ce tri jusqu'à obtenir une grille aussi représentative que possible.
- 45 Inversement, la complexité des phénomènes récents est inaccessible du fait de la trop grande abondance, et du mélange de couches successives d'informations. Ce que propose le principe de l'atlas linguistique, c'est de décomposer cette information en unités élémentaires, à la fois sur le plan géographique et sur le plan de l'information elle-même. Les points d'enquête sont tout à fait similaires aux sites archéologiques, et les mots isolés de leur contexte sont comparables à nos artefacts et aux matériaux dont ceux-ci sont tirés.
- 46 En regardant les cartes de l'atlas linguistique et en les comparant avec nos propres cartes, on regrette parfois que le maillage linguistique soit un peu lâche pour pouvoir préciser certaines limites, mais cela n'enlève rien au fait que les deux démarches soient très voisines : les uns et les autres nous extrapolons des surfaces à partir d'observations ponctuelles, ce qui nous rapproche des méthodes de cartographie des géologues. Il suffirait de peu de choses en fait pour que nous utilisions, d'abord le même langage cartographique, ensuite les mêmes principes d'extrapolation. Techniques et méthodes qui pourraient être grandement facilitées désormais par les possibilités de l'informatique.

Similitude dans les résultats

- 47 Il me semble, mais c'est plus une question qu'une affirmation, que l'atlas linguistique met en lumière au moins deux types de phénomènes.

Les structures de base

- 48 Le premier type de phénomènes ressemble trop à nos propres esquisses pour qu'il ne vienne pas à l'idée de les comparer. Traitée avec les mêmes critères de représentation que ceux que nous utilisons, la carte intitulée « La suprématie du breton du Nord, et spécialement du léonais » se superpose à peu près exactement à la structure que nous proposons pour le Mésolithique final. Il faudrait disposer d'un peu de temps pour étudier les cartes linguistiques en détail, mais si on retient comme exemple la carte « pluriel de Baz », nous avons là une illustration ponctuelle tout à fait convaincante de la similitude des structures.
- 49 Autrement dit, si mes hypothèses sont exactes, une structure que les linguistes considèrent sans doute comme archaïque ne serait pas seulement antérieure à des influences superficielles (influences des villes par exemple), elle serait fondamentale, inscrite depuis le Mésolithique final dans la manière dont les groupes humains se partagent les territoires en se conformant au déterminisme imposé à la fois par les grandes données naturelles et par les contraintes des déplacements à pied dans une topographie à peu près inchangée.
- 50 En linguistique, puisque l'échantillonnage est disponible, il serait relativement facile de faire l'inventaire de tous les marqueurs qui correspondent d'assez près à cette disposition pour en comprendre la nature, car d'une manière ou d'une autre ils sont très proches des marqueurs archéologiques. On peut déjà supposer que cette structure de base sera très bien illustrée par les mots utilisés pour désigner les éléments naturels, en particulier ceux qui sont propres à la géomorphologie et à la géologie.
- 51 S'il fallait risquer une interprétation, on pourrait avancer qu'au Mésolithique, la multitude de mouvements désordonnés échelonnés sur un grand nombre de générations a fini par matérialiser une synthèse de ces mouvements en soulignant les lisières statistiques, tandis que dans les périodes bien plus récentes des phénomènes de même nature ont « déposé » des aires linguistiques identiques, soulignant la valeur plus ou moins marquée de certaines limites.
- 52 D'un autre côté, il ne serait pas étonnant que d'autres phénomènes relevant d'autres disciplines viennent conforter ce début d'observation. Vérifier ce genre de choses n'est plus qu'une question de temps.
- 53 Quoi qu'il en soit, il est évident qu'une recherche interdisciplinaire pourrait dès à présent s'intéresser à ces limites et aux phénomènes auxquels elles correspondent, et en tout cas s'attaquer à la pertinence de cette hypothèse de l'existence d'une structure commune, substrat qui réitère l'opposition entre le nord et le sud de la pointe de Bretagne, tout en soulignant la complémentarité entre les hautes terres et la bande côtière.

Les structures secondaires

- 54 D'un autre côté, les cartes de l'atlas linguistique illustrent parfaitement ce qu'on peut appeler des phénomènes secondaires, qui viennent se superposer à cette trame de base, dont l'illustration la plus remarquable est sans doute l'influence des villes. Nous avons là des figures dont le monde moderne nous offre bien des exemples qu'on pourrait illustrer par les cartes électorales, l'évolution de la démographie, les migrations quotidiennes, etc. Ce qui ressort de l'atlas, c'est la mise en évidence de phénomènes de longue durée, même si les temps mis en jeu sont plus courts que ceux des phénomènes de base. Après avoir appris à reconnaître les structures de base au cours de la préhistoire, on peut se demander s'il n'est pas possible de chercher, trouver et reconnaître des marqueurs secondaires de même nature qui permettraient d'identifier des influences affectant la trame principale à des vitesses différentes. Autrement dit, l'atlas linguistique nous indique que par-dessus la trame de base nous devons trouver des influences superficielles traduisant d'autres types de comportements.
- 55 Il semble bien que les aires de diffusion du mégalithisme à partir des centres côtiers du pays bigouden répondraient assez à des définitions de ce genre.

Conclusion

- 56 Pour avoir il y a quelques années travaillé dans une équipe africaniste dans laquelle – par ordre alphabétique – archéologues, géographes, historiens, linguistes, traditionalistes collaboraient et échangeaient connaissances et idées, il me semble que nous avons ici tous les ingrédients d'une recherche interdisciplinaire : une aire géographique commune, des problématiques très voisines liées d'une manière ou d'une autre à des notions aussi simples que la complémentarité entre sédentarisation et migrations (que celles-ci soient journalières, saisonnières ou pluriséculaires), de centres de diffusion, de flux, de cheminements, de limites, le tout s'appuyant sur des marqueurs qui ne sont pas fondamentalement différents les uns des autres.
- 57 Rêvons.
- 58 On pourrait harmoniser nos échantillonnages et nos modes de représentation, autrement dit disposer de sources d'information de même nature fondamentale pour parler le même langage. Pour ma part j'en suis à saisir sur ordinateur toute l'information dont je dispose, avec le projet d'en tirer des modèles un peu plus complexes que ceux que permet la cartographie traditionnelle.
- 59 En attendant, et en vous remerciant d'avoir écouté cet exposé un peu rapide, il me reste à retourner à ce travail de fourmi qui consiste à engranger avant l'hiver les milliers de petits cailloux dont les Petits Poucet de la préhistoire ont jalonné leur errance.

NOTES

1. Pierre GOULETQUER, « Des pierres et des mots ; quelques aspects des convergences entre archéologie et linguistique », *La Bretagne linguistique*, vol. 3, 1986-1987, p. 145-155. P. GOULETQUER, « Barnenez-ar-Zant et ses symboles », *La Bretagne linguistique*, vol. 7, 1991, p. 103-133.
 2. Revue interdisciplinaire du Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Brest.
 3. P. GOULETQUER, « Le mésolithique dans le Finistère ; évolution d'une problématique », *Kreiz*, n° 2, 1993, p. 95-123.
 4. La place manque ici pour remercier tous les amateurs d'archéologie qui ont apporté leur pierre à l'édification de cette problématique et qui savent consacrer des heures à l'observation méthodique de leurs territoires de vie.
-

RÉSUMÉS

Cet article propose de jeter un pont entre archéologie et géolinguistique, en montrant le parallélisme de certaines données de terrain révélées par les deux disciplines. L'archéologie, si elle manque d'éléments de contextualisation intermédiaire des artefacts, parvient néanmoins à montrer une structuration de l'espace ouest-breton en plusieurs sous-zones. Or ce maillage se retrouve parfois dans les données de l'*Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, illustrant des continuités culturelles de très longue durée. Les deux approches pourraient ainsi s'appuyer l'une sur l'autre pour fournir des éclairages complémentaires, inatteignables par leurs propres moyens.

This article proposes to build a bridge between archaeology and geolinguistics, by showing the parallelism of certain field data revealed by the two disciplines. Although archaeology lacks elements of intermediate contextualisation of artefacts, it nevertheless manages to show a structuring of the West Breton space into several sub-zones. This network is sometimes found in data from the *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, illustrating very long-term cultural continuities. The two approaches could therefore draw on each other to provide complementary insights that would be impossible to obtain by their own means.

INDEX

Keywords : archaeology, dialectology, interdisciplinarity, Brittany, prehistory

Mots-clés : archéologie, dialectologie, interdisciplinarité, Bretagne, préhistoire

AUTEUR

PIERRE GOULETQUER

Chargé de recherche au CNRS, Centre de Recherche Bretonne et Celtique